

AfricaNews

N°12 – OUGANDA (11 jours) – Du mercredi 13 au samedi 23 octobre 2010 - www.africo2.wordpress.com

« C'est au bout de la vieille corde qu'on tisse la nouvelle » (Proverbe africain)

• Au Menu de cet AfricaNews: OUGANDA

- Spécial ciné: Hotel (devant le) Rwanda (p.2), Placid Lake (p.3) Gorilles dans la brume (ougandaise) (p.5), La rivière sauvage (p.7)

• « Delakinzène »

- La taxe de carton plein de la quinzaine
- A Kikingo, en Tanzanie, nous devons payer un droit de parking pour être dans la file avant d'embarquer dans un ferry. Quel culot ces tanzaniens !
- L'homme-saint de la quinzaine
- Jérôme – Avec sa barbe, ses longs cheveux, ses sandales et sa gueule angélique, tous les africains prennent Jérôme pour Jésus.
- La femme saint de la quinzaine
- Laetitia – Ange providentiel, Laetitia viendra avec des bagages bourrés de cadeaux pour nous rendre le sourire.
- L'acteur de la quinzaine
- John – Au petit buibui où nous nous sustentons, un local dit à John : « Tu ressembles à acteur ». « Lequel ? » lui demandons-nous. Sa réponse : « Je ne sais pas, mais il joue dans des films ». Merci pour cette précision. Pour info, selon lui, Thibaut ressemble à Jean-Claude VanDamme, Jérôme à Jésus et Laetitia à une jolie fille, mais il ne sait plus qui.
- Le marié de la quinzaine
- Thibaut – A l'ambassade éthiopienne de Kampala, Thibaut se marie avec la charmante policière voulant rentrer avec nous.
- La phrase de carton plein de la quinzaine
- « Fais chier, y aura un immense décalage horaire pendant la Coupe du Monde au Brésil en 2014. » Lâchée complètement hors contexte par Thibaut durant un petit-déjeuner à Mwenza.
- La façon de dire bonjour de la quinzaine
- Hallo – Les Ougandais disent bonjour avec un succulent accent flamand en disant « Hallo ». Assez loufoque. Ils n'hésitent pas également à dire « halohowariouw » comme si c'était un seul mot – on n'est pas sûr qu'ils savent ce que ça veut dire du reste.
- L'uniforme de la quinzaine
- Clockwork orange – Les policiers ougandais et tanzaniens sont sapés tout de blanc, avec des grosses combat shoes noirs, ce qui leur donne un surprenant air d'Orange Mécanique. A ce propos, nous n'avons pas eu un seul contrôle policier sur tout notre séjour en Ouganda, ce qui ne nous est arrivé dans aucun autre pays. Nous nous perdons par contre dans une banlieue de Kampala où nous tombons sur une vingtaine de flics de l'unité anti-émeute d'Ouganda. Nous ne la faisons pas longue...
- L'absurdité de la quinzaine
- Beaucoup d'ougandais téléphonent en tenant leur GSM horizontalement dans la paume de la main.
- Les petites annonces de la quinzaine
- A Kampala, plein d'affiches collées aux murs proposent des jobs à Dubaï. Pourquoi pas !
- L'échange de la quinzaine
- A Kampala, des gens nous proposent le plus sérieusement du monde d'échanger Laet contre une femme africaine. John refuse.
- La phrase de la quinzaine
- Homme blanc, viens acheter !
- La façon de se saluer de la quinzaine
- Chaque pays a sa façon de se dire bonjour. En Ouganda, la poignée normale se prolonge par une liaison des doigts et une jonction pouce contre pouce avant de refaire une poignée conventionnelle. Les Ougandais ont également tendance à rire avec une voix super aigue, à vous garder la main serrée lorsqu'ils vous parlent et à taper violemment des mains lorsqu'ils se marrent.
- La morsure de la quinzaine
- La morsure de fourmi – A Jinja, Thibaut se fait mordre au sang par ... une fourmi ! Moins chaud. Le pauvre a également la jambe extrêmement gonflée en sortant du rafting, sans doute dû à une plante aquatique.
- Le poisson de la quinzaine
- La perche du Nil – Vedette malgré elle depuis le reportage « Le cauchemar de Darwin », la Perche du Nil a été introduite en petite quantité par un scientifique anglais au milieu des années 50 pour qu'on puisse y pratiquer la pêche sportive. Malheureusement, l'animal est un grand sportif également et a fait disparaître la plus grande partie des autres espèces de poissons qui y vivaient en les dévorant.
- Le KO de la quinzaine
- Punch de silverback- Un punch de gorille de montagne équivaut à environ 8 fois la puissance d'un punch de Mike Tyson.
- Le sponsor de la quinzaine
- Brussels Airlines – Sponsor de la course de rafting à Jinja. Ou comment claquer sa thune bêtement en pleine crise.
- Le petit ustensile malin de la quinzaine
- Le nez rouge – Emporté un peu par hasard dans nos bagages, il suscite étonnement ou émerveillement, mais presque toujours fous rires à chaque fois que nous l'enfilons sur notre groin. Pour sûr, ces gens n'ont jamais vu de clown de leurs vies, et pourtant ce petit bout de plastique provoque les mêmes réactions que chez nous. Le rire est définitivement universel (même si les chinois qui construisent la route ne se poilent pas).
- Le combat commercial de la quinzaine
- Coca VS Pepsi– A Mwenza, une grosse usine Coca est située 100 mètres avant une grosse usine Pepsi. Devant celle-ci, une immense pub Coca. And the winner is ... Coca-Cola, présent absolument partout en Afrique.
- La personnalité de la quinzaine.
- Ghandi - Selon ses propres vœux, à sa mort en 1948, ses cendres ont été divisées pour être dispersées dans les plus grandes rivières du monde, dont les sources du Nil, en Ouganda. Un buste commémore cela.

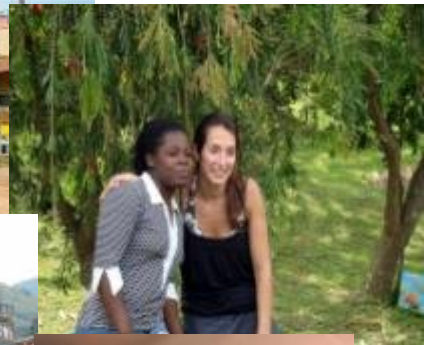
Le Roadbook

- Semaine 23 : lundi 11 au jeudi 14 octobre : Refus du RWANDA, entrée en OUGANDA
- Lundi 11 octobre, nous nous réveillons au bord du mythique lac Victoria, à Mwanza, deuxième plus grande ville de TANZANIE. Étendu sur 70.000 km² (2 fois la taille de la Belgique) et bordé également par le Kenya et l'Ouganda, le lac Victoria est le plus grand lac d'Afrique et le 2^{ème} plus grand lac d'eau douce au monde (après le Supérieur aux USA). Cette véritable mer intérieure est un problème autant qu'une providence pour les habitants. Car si moustiques, serpents et bilharziose empêchent de profiter au maximum de ses magnifiques berges, il constitue un vivier économique puissant pour des milliers de gens qui y pêchent jour et nuit ses poissons. Ou plutôt son unique poisson. La fameuse perche du Nil, rendue célèbre par le reportage « Le cauchemar de Darwin », a en effet anéanti plus de 300 espèces de poissons tropicaux, dont quelques-uns endémiques, qui proliféraient dans le lac avant son introduction. La perche n'est pas la seule responsable d'un désastre écologique sans précédent dans les eaux du lac : la jacinthe d'eau a envahi des grandes portions du lac, étouffant tous les organismes vivants, même si ce problème semble peu à peu résolu.
- Pendant que Jérôme et Thibaut lavent leur linge, John va chercher Laetitia à l'aéroport, qui nous accompagnera pendant 10 jours. Elle n'est pas venue les mains vides, pour notre plus grand bonheur : bouquins, caleçons neufs, Nutella, camembert, chocolat font de nous les plus heureux des hommes... Nous passons la journée assis sur nos chaises pliantes à profiter de ces petits luxes. La nuit est mauvaise, perturbée par une grosse drache, les aboiements de chiens galeux et fêtards de l'hôtel et par le muezzin un peu trop matinal et insistant à notre goût. Le lendemain, nous faisons route vers le Rwanda. Nous embarquons Germaine dans un ferry à Kikongo, pour une traversée de 10 minutes de la rivière Lsanga. A 18 heures, nous arrivons au poste-frontière de Rusumo. Une longue file de camions est à l'arrêt, attendant nous ne savons trop quoi pour avancer. Nous laissons la voiture et allons à pied gérer notre visa d'entrée pour le RWANDA, Pays aux Mille Collines, rendu tristement célèbre pour l'abominable génocide (le premier en terres africaines) qui a été perpétré contre les Tutsis en 1994. Les choses ne se passent pas comme prévu dans le bureau du douanier. Nos demandes de visas, envoyées quelques jours plus tôt par internet ont bien été reçues mais seul le Français (Jérôme quoi !) est autorisé à entrer dans le pays. Pour les 3 Belges, c'est 21 jours d'attente, sans la moindre exception possible. Ordre de Kigali. Il semblerait que nous soyons les victimes collatérales de stupides broutilles politico-diplomatiques héritées de l'histoire commune des deux pays et du sentiment d'amour-haine propre à tout rapport entre métropole et ancienne colonie. La nuit commence à tomber. C'est certain, nous ne passerons pas au Rwanda aujourd'hui. Et nous avons déjà notre cachet de sortie pour la Tanzanie, dont les bureaux sont fermés. Vous l'avez compris, nous sommes bloqués dans le no man's land entre les deux pays. Première chose à régler au plus vite : sortir Germaine de l'amas de camions dans lequel elle est empêtrée, d'autres trucks s'étant arrêtés derrière elle et ne semblant pas prompts à bouger d'une roue. Heureusement, John, en bon roi de la manœuvre qu'il est fait un slalom de maître entre les géants d'acier. Bonne chose de faite. Ensuite, trouver un endroit pour dormir. Les policiers tanzaniens sont sympas et nous autorisent à camper devant leur poste. Nous sommes entre les deux barrières des pays et avons pour charmante compagnie une horde de camions rutilants. Notre nouvelle tentative d'entrée le lendemain s'avère tout aussi infructueuse. Kigali semble irrémédiablement borné dans sa décision. Pas très chauds d'attendre dix jours dans ce no man's land une hypothétique réponse positive de leur part, nous décidons à contrecœur de zapper le Rwanda et de passer directement en Ouganda, pays qui nous rappelle cette bonne vieille Amine (quand j'ai connu Amine, je faisais du dada, je mangeais des nougatines là-bas en Ouganda). Choix assez judicieux, le pays, véritable condensé des beautés africaines sera un de nos coups de cœur. Pas étonnant qu'il ait été surnommé la perle de l'Afrique par ce chef de Sir Winston Churchill himself.



- Jeudi 14 au Lundi 18 octobre – LACS & COLLINES

- Sur le chemin de l'Ouganda, nous sommes arrêtés à un poste de police. Nous sommes obligés de prendre une escorte armée, la région étant infestée de brigands ougandais et de réfugiés tutsis peu dociles. Un militaire avec kalach entre donc à l'arrière de la voiture. Sur la route nous croisons effectivement des villages de réfugiés tutsis (ils sont là depuis le début des années 60), même si ils ont l'air tout sauf méchants. Une cinquantaine de km plus loin, nous déposons notre escorte à un village. Nous en profitons pour manger dans un buibui à l'hygiène douteuse. Nous achetons des légumes et des fruits à un vendeur à la sauvette. Laetitia veut que nous mangions sainement ! Elle s'essaie au volant de Germaine. Sur ses dix jours de présence, elle roulera plus longtemps que Thibaut et presque autant que Jérôme. Niveau conduite, c'est certain, John et elle forment une très bonne paire ! La piste rougeâtre entourée de collines est très belle. A 18 heures, nous arrivons au poste frontière et entrons une heure plus tard sans la moindre encombre en OUGANDA, les douaniers étant beaucoup plus sympas et rieurs que leurs homologues rwandais.
- Nous nous arrêtons un peu après la frontière et regoutons aux joies du camping sauvage et des « diners spagoche au campigaz » à la lueur d'une lampe à huile. Nous sommes réveillés le lendemain matin par une drache qui nous oblige à « grasse matinier » jusque 9 h. Après un petit déjeuner entre deux gouttes, nous filons vers le sud-ouest du pays, le joyau de cette perle d'Afrique, luxuriante région de lacs, îles et collines. Nous sommes dans ce que Suisse et Nouvelle-Zélande ont de plus beau, en plein milieu de l'Afrique. L'agriculture en terrasse pratiquée intensivement rajoute une touche unique à ces paysages de folie. Nous passons Kabele, plus haute ville du pays, perchée à 2000 mètres et arrivons le 14 octobre au bord du superbe lac Bunyonyi, sis à la même altitude. Germaine est à 5 mètres de la berge, au Bunyonyi Overland Ressort. Les rivages tordus du lac encerclent 29 îles et les collines escarpées sont toutes parfaitement terrassées et parsemées de quelques villages de huttes rondes. Cet environnement splendide est encore plus envoutant le matin quand la brume s'élève des eaux miroitantes du lac. Nous chillons le lendemain sur un canoë non sans avoir tourner en rond plusieurs minutes pour essayer de comprendre comment faire avancer la barque, sous les rires amusés des locaux se gaussant de ces énièmes muzungus (hommes blancs) n'ayant pas saisi la technique – muzungu signifie d'ailleurs littéralement « homme qui tourne en rond ». Pour nous réconcilier avec eux, nous allons au marché du petit village où nous tapons la converse avec pléthore de gens. Nous devenons même l'attraction de la journée en nous arrêtant dans une ripaille faisant office de bar pour y goûter la cervoise locale. Pour couronner le tout, une foule d'écolières en délire nous prennent en photo sur une île du lac où nous espérions trouver un peu de calme – pour ne pas créer de jalousie entre nous 3, elles n'avaient d'yeux que pour Laetitia!



- Après un petit interlude avec nos cousins (cfr. p. 5), nous continuons notre petit tour des plus beaux lacs de la région. Mieux, nous arrivons à dormir dans un somptueux hôtel au bord du lac Mutanda, le Nkaringo Safari Lodge. Nous sommes à l'extrême sud-ouest de l'Ouganda, à un jet de collines du Rwanda. Le sympathique patron, fan de notre tour d'Afrique nous fait une ristourne monumentale. Alors là je propose, pour ce geste grandiose, une standing ovation, belle leçon commerciale à la face du monde. Alors là, je propose, c'est la moindre des choses, une standing ovation, belle leçon commerciale à la face du monde. C'est que du bonheur : feu de bois, dîner aux chandelles, avec chant des oiseaux, lit douillet, douche chaude, petit déjeuner avec les 3 volcans éteints du Virunga et des pêcheurs s'affairant dans leurs barques traditionnelles. Nous rangeons Germaine, entouré d'une demi-douzaine de gosses étonnés et silencieux. Scénario aussi classique que le choix musical de la journée : les sons de Chopin et Mozart sont encore plus puissants devant ces superbes terrasses cultivées à flanc de collines. Il pleut violemment, comme chaque jour depuis notre entrée en Ouganda. Nous sommes enchantés d'avoir un petit aperçu de la saison des pluies (seule la pauvre Laetitia aurait espérer autre chose en venant en Afrique). Les Africains sont tout autant ravis : si décriés chez nous, les gouttes qui tombent sont pour eux un don du ciel. Dès les premières éclaircies, on les voit tous s'affairer dans les champs à semer un maximum de graines sur la terre fraîchement mouillée. Drôle de spectacle également que de voir les gens devant leurs portes grande ouvertes regarder avec un enchantement juvénile le précieux liquide tomber.
- Après un arrêt courses dans un petit supermarché de Kaolack, nous aidons deux camions à sortir du borbier dans lequel ils s'étaient plantés. Nos plaques de désensablement ont bien morflé au passage, supportant difficilement ces doubles 30 tonnes bien tassées. Cela nous fait perdre du temps et la nuit commence à tomber. Impossible de trouver un endroit paisible, toute la région est densément peuplée. On voit un porche de chef tellement improbable dans un petit village. On entre et on tombe sur une sombre maison, dont on ne sait pas vraiment si elle est à l'abandon ou en construction. Le gazon en tout cas est impeccablement tondu. Un espèce de gardien (squatteur?) parlant à peine anglais nous autorise à dormir dans le parking. Nous nous faisons une petite bouffe et un verre de vin sous le porche du palais. La nuit est de nouveau très agitée, le dimanche n'empêchant de toute évidence pas les ougandais de tamponner.
- Lundi 18 octobre, nous faisons une petite photo devant une sculpture symbolisant l'Equateur et nous arrêtons à un petit marché local le long de la route où de toute évidence peu de blancs ont fait leurs courses auparavant. A Fort-Portal, nous prenons une petite route qui nous mène au lac Nkuruba, le plus pittoresque des nombreux lac-cratères qui foisonnent le long du route. Mignon, sans plus. Le saucisson et le fromage d'abbaye ramenés par Laetitia de Belgique nous font oublier l'habituel crachin quotidien. Nous sommes réveillés le lendemain par des singes (colobus rouges et colobus noirs et blanc) prenant Germaine pour un terrain de jeu.



- Samedi 16 octobre – GORILLES de MONTAGNES (Bwindi Impenetrable Forest)

- En montant dans les collines du sud-ouest, les cultures se transforment en forêt dense et touffue. Ça tombe bien, c'est notre destination. C'est ici, dans un petit territoire de la partie occidentale de la vallée du rift, entre les bassins du Nil et du Congo (les 1^{ère} et 3^{ème} plus grands fleuves du monde) que (sur)vivent les derniers gorilles de montagne (Gorilla Beringei Beringei). Découverts et identifiés seulement en 1903, ce sont les plus grands primates et les mammifères les plus menacés de planète. On estime leur nombre à environ 700, divisé en deux populations, l'une dans la forêt de Bwindi (Ouganda), l'autre dans le massif des Virunga, partagé par le Rwanda, l'Ouganda et la RDCongo – le moins que l'on puisse dire est que les gorilles, déjà peu nombreux, ont terriblement mal choisis leur endroit, d'autant plus qu'ils ne peuvent vivre qu'à l'état sauvage, aucun n'ayant pu supporter les conditions de captivité.
- Les précieux sésames pour voir les gorilles sont très difficiles à obtenir. Il y a 6 groupes de gorilles habitués aux humains et seuls 8 personnes par jour sont admises sur le site. Il faut donc souvent réserver plusieurs mois à l'avance. Nous sommes chanceux, étant en basse saison, on en obtient pour le surlendemain ! Ils sont aussi très chers. Mais après le Kilimandjaro, on n'est plus à une digression près en ce mois d'octobre très couteux. Et apparemment, un face à face avec un gorille est l'une des plus grande expérience à vivre sur la terre. Rien que cela. Enfin, la plupart de cet argent est destiné aux populations locales (cfr. AFriqueEnvironnement). Après être passés à Kisoro chercher nos permis, nous nous rendons donc le 16 octobre aux premières lueurs de l'aube à la portée d'entrée du Bwindi Impenetrable Forest Park (patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1994), 330 km² de forêt tropicale, un des plus ancien habitat africain (car l'un des rares a avoir survécu à la période de glaciation qui a décimé les forêt) dans lequel vivent environ 300 gorilles. Les gorilles vivent en famille, c'est un groupe de 10 à 15 gorilles que nous sommes supposés voir. Nous traquons la famille Mishaya, nouveau groupe s'étant formé il y a un an après la révolte d'un mâle qui a formé son propre harem en emportant quelques femelles.
- Excités comme des puces, nous démarrons à 9 heures, en compagnie de deux rangers armés de Kalachnikov. Luxe pas de refus lorsque l'on sait que 8 touristes se sont fait ici-même assassiner à la machette en 1998 par des rebelles congolais. Le début de la randonnée est plutôt paisible, avec traversée de quelques villages adossés à flanc de colline. Puis, à l'approche de la forêt ça se corse : ça monte, ça descend, ça glisse, ça colline, ça montagne. C'est très dur pour les jambes. Nous nous rendons compte à quel point nous sommes véritablement entre deux mondes, celui des humains et celui de la forêt, les premiers grappillant toujours plus sur la seconde. De larges zones défrichées rognent sur la jungle tropicale et l'on voit clairement la limite entre le cultivé et le préservé, qui le semble moins de jour en jour. Les gorilles seraient du reste apparemment à moins d'un kilomètre des premières habitations. Après deux bonnes heures de marche, nous nous attaquons à la grosse bertha : l'intrusion au plus profond de la jungle touffue accrochée entre 1000 et 2500 mètres d'altitude. La forêt porte bien son nom (Bwindi veut dire impénétrable en langage Lukiga), elle paraît inexpugnable, nous avançons péniblement et lentement, à la machette, sur un terrain extrêmement profond, escarpé et glissant, enjambant tant bien que mal un enchevêtrement de lianes et troncs, quasiment à 4 pattes. Avec la végétation fouettant nos yeux, on ougandais, ou plutôt on ivoirien. Il pleuvote, nous avons revêtu nos capes de pluies mais sommes autant mouillés par la condensation de l'effort que par le crachin tropical. Cela nous rappelle nos pires moments du Kil. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils se méritent ces enfoirés de gorilles.



- A 11h30, l'étau se resserre enfin. Nous voyons des déjections, des troncs écorcés et des branches effeuillées. Puis le nid dans lequel le group a dormi la veille. La jonction avec les traqueurs qui protègent et repèrent les gorilles, avec qui nos rangers étaient en conversation au talkie walkie, s'opère. Les gorilles ne sont pas loin. De fait, un des garde attire notre attention vers le haut. A une dizaine de mètres de nous, deux gorillons créteux sont suspendus à des lianes et jouent innocemment dans les arbres. Nos premiers gorilles. Sans vitres, sans barrières. C'est nous qui sommes chez eux. Nous sommes abasourdis face à ce spectacle. Bouche bée et cœur battant la chamade. Les deux peluches vivantes disparaissent dans les feuillages. Nous avançons un peu, une masse plus grosse bouge sur la terre ferme : un adolescent orphelin dépiaute calmement des bambous et engloutit le tout sans soucier un iota des protocoles de propreté à table. Il bave, mange la bouche ouverte, crache. Et il s'en fout, le bougre. Il pose un furtif regard vers nous avant de replonger dans son occupation bien plus intéressante, comme si nous n'existions pas. Les gorilles passent un tiers de leur temps à bouger (de 200 m à 1 km par jour), un tiers à se reposer (en se construisant des nids sur la terre ferme) et le dernier tiers à manger. Ils se la coulent plutôt douce nos cousins : bouffer, pioncer, bouger juste ce qu'il faut. Quel pied putain ! Nous avons droit au masterpiece pour la fin, de kers op de taart, ze cherry on ze cake : le silverback, male dominant du groupe. Il ne parait pas très impressionnant, recroquevillé dans une mer de bambou – il peut en manger jusqu'à 30 kg par jour. Quand il se met debout, c'est autre chose : 200 kilos de masse puissante. Bestiole à ne définitivement pas trop emmerder. Il fait quelques mètres puis se pose à nouveau, sans nous adresser le moindre regard mais nous laissant voir sa bedaine rebondie. Son magnifique dos argenté (qu'il attrape à l'adolescence) contraste avec sa toison noire. Nous sommes à 5 petits mètres de lui. S'il charge, nous préviennent les rangers, il faut s'accroupir doucement sans le regarder dans les yeux et attendre. Facile à dire! Nous en sommes épargnés. De même, nous n'avons droit à une percussion de torse, mais à des grognements, sifflements et cris, auxquels répondent les rangers par des vocalisations du même genre pour les rassurer et les amadouer. Les gorilles bébés, curieux, reviennent à la charge et s'approchent de nous. Mais ils sont vite rappelés à l'ordre par leur mère, plus suspecte.
- C'est impressionnant à quel point ces animaux sont humains. Il faut dire que les gorilles partagent 97% de leur patrimoine génétique avec nous (ce qui explique qu'on ne peut pas participer à la visite si on est enrhumé), en plus d'un haut degrés d'intelligence, un comportement social complexe, un système émotif poussé. Leurs mimiques sont identiques à celle d'un gamin et quand on les regarde dans les yeux, la frontière qui sépare l'homme de l'animal est aussi fine qu'une Rizla. Malgré 30 minutes de rab (accordé car le chemin était particulièrement difficile) aux 60 minutes initialement prévus les rangers doivent nous intimer de longues minutes pour déguerpir, histoire ne pas trop les perturber. Le retour sous la drache, avec l'excitation en moins est pénible. Nous sommes comme Merlin : enchantés de cette expérience magique.



- Semaine 24 : du mardi 19 au samedi 23 octobre : KAMAPALA & JINJA (RAFTING)
- Le 19 octobre, nous passons un autre cap symbolique, après l'Equateur, Germaine franchit son 30.000ème kilomètre depuis le départ de Bruxelles. Nous signons l'exploit d'un trait sur la route. Le paysage se fait plus plat, nous traversons des forêts d'eucalyptus et des plantations de thé. Les vaches aux immenses cornes se reposent devant les huttes. Des buffles sauvages broutent l'herbe en toute liberté. Des cochons noirs fouillent les ordures jonchant le sol. Des camions et cyclistes remplis de bananes pullulent. Les gamins, roupie leur pendant au nez gueulent « Muzungu » en nous voyant. Des adolescents jouent au billard le long de la route. Les hommes tournent en rond, flingue à la main. Les femmes se brisent le dos dans les champs, encore et toujours. Les vieux portent des costards délavés et troués. Ou comment être classe et distingué avec de l'élimé et du rapiécé. A l'africaine ! Nous arrivons à Kampala en début d'après-midi et passons à l'ambassade d'Ethiopie pour faire nos visas. Pas moyen, ils ne sont délivrés qu'au Ougandais nous répond le Consul en personne. Aucun visa n'est délivré aux européens à l'ambassade de Nairobi nous rajoute-t-il, pour accentuer notre désarroi. Le seul moyen est d'envoyer nos passeports à Bruxelles, demander un visa et les rapatrier. Très peu pour nous, il faudra réfléchir à une solution. Kampala est un espèce de village africain en taille géante. La ville, dynamique mais désordonnée, semble en heure de pointe non stop : il y a du trafic humain et automobile en permanence. Ça grouille du matin au soir. Beaucoup de buildings en construction donnent une impression d'une bourgade chaotique, non achevée. L'endroit est par contre on ne peut plus safe et, contrairement à la Tanzanie, les gens sont extrêmement aidants (ils klaxonnent lorsque nous nous engageons dans un sens unique) et affables (nous sommes à de nombreuses reprises abordés par un guilleret « Welocme in Uganda, just feel at home ! »). Même si Kampala n'a pas encore le prestige et la prospérité d'une grande capitale africaine, la capitale, comme le pays semble stable et en expansion; les années Amin semblent loin (du nom du général qui a instauré une dictature de terreur au cours de laquelle plus de 300.000 ougandais furent massacrés entre les années 70 et 90 et qui a provoqué une guerre avec le voisin tanzanien ayant plongé le pays dans un indescriptible chaos en 1979). Nous mangeons au Steers, le Mcdo africain (en réalité une chaîne sudaf) pour changer un peu des fatcakes, riz sauce, spagoche ketchup ou pain saucisson et dormons au BackPackers Kampala. Nous visitons le lendemain le centre-ville et ses nombreux et animés marchés. Légumes, épices, roues, électronique (magasins tenus par les indiens), pièces de rechange pour voiture, poster, parfums, on y trouve tout et n'importe quoi à petit prix. Des gens cousent sur de vieilles machines à coudre entre les étals. Des carrosseries cabossées de vieilles voitures trônent étrangement aux balcons d'étages de plusieurs bâtiments. Personne ne se soucie de maisons ou voitures semblant à l'abandon depuis des lustres. Les boucheries vendent même des intestins et estomacs de bœuf.. Nous nous contentons de kasava (pomme de terre fourrée) et chapati (crêpe à la farine sans œufs) au foie de bœuf. Exquis. On passe devant l'impressionnant temple hindou, avec ses grandes tours et ses swastika ornant les portes d'entrée. En rentrant le nom de différents endroits (Ramaddan Guest House, Al Oudu Hotel) nous font penser qu'on traverse le quartier musulman. La mosquée Colonel Khadafi et les nombreuses femmes voilées contrastant avec les généreux décolletés vus quelques minutes auparavant confirment notre impression. Comme nous l'imaginions, la sortie de la ville prend un temps fou, les embouteillages n'en finissant pas et les voitures roulant n'importe comment. On en percute une, mais cela parait on ne peut plus normal et le conducteur continue son chemin comme si de rien n'était.
- Nous atteignons Jinja à 21h. La plus grande ville de l'est ougandais est surtout connue pour être l'endroit où le Nil sacré commence sa traversée vers le Nord, jusqu'à la Méditerranée. En entrant dans la ville, on passe sur un pont avec le monstre sacré sur notre droite. On lui fait une digne révérence, sachant qu'on ne le quittera plus avant l'Egypte. Le lendemain, on se fait un rafting aux sources du Nil, considéré par le Lonely Planet comme «one the world's most spectacular white-water rafting ». C'est en tout cas le seul à proposer 4 rapides de classe 5 (la plus difficile) – cela ne va pas durer, un nouveau barrage risque de bien changer les choses. Le rafting est excessivement enivrant. Nous nous retournons deux fois. Sous l'eau, emportés par les tourbillons des rapides, notre instinct de survie nous pousse à faire tout ce qui est déconseillé et ridicule : nous débattre dans tous les sens ou encore ouvrir la bouche pour chercher une bouffée d'air. On a vraiment l'impression qu'on va y passer, lorsque tout d'un coup, comme par magie, on refait surface. Notre respiration extatique équivaut alors à celle du nouveau-né venant au monde. Mais nous ne sommes pas sortis du pétrin pour autant, ballotés dans les sens par l'eau sauvage et rugissante. Il faut s'agripper aux kayaks qui gèrent la sécurité pour rembarquer dans notre radeau attendant la prochaine fois qu'il se retourne en bons masos que nous sommes. A la fin de cette folle journée nous mangeons un barbecue aussi délicieux que mérité avant de se mettre la race avec les 3 irlandais (bizarrement) qui nous ont accompagné dans le raft. Notre backpack étant très bien organisé et géré (chose assez rare que pour être soulignée par rapport aux autres hôtels africains, Afrique du sud et Namibie faisant exception), nous restons un jour de plus, à contempler le Nil (même à poil, la douche ayant vue sur la rivière) et à manger de succulents chapatis au Nutella ou aux légumes. Nous assistons (en tant que spectateurs cette fois-ci) à l'arrivée d'une course de rafting où locaux et expats se mélangent dans une ambiance des plus familiale. La suite au prochain épisode...



- Grand Coin de Germaine : 4. Les documents et ustensiles indispensables dans Germaine
- La voiture n'étant pas immense, nous avons été contraints et forcés de laisser chez nous un grand nombre de luxes qui ne sont d'aucune utilité ici. Néanmoins, partir en Afrique sans un minimum vital est ridicule, voire suicidaire. Côté administratif, pour le passage des frontières, principalement un passeport en bonne et due forme, un permis de conduire international, le carnet de passage en douane, une assurance voiture (nous avons pris l'assurance COMESA, valable d'Afrique du sud en Egypte) et un certificat de vaccination (le livret jaune) sont obligatoires. A ceci, nous prévoyons également des sachets de thé (achetés en Mauritanie), des bics / crayons ainsi que quelques billets pour le cas où les douaniers seraient un peu zélés. Une carte de visite de l'Ambassade ou tout papier avec un cachet qui paraît officiel peuvent souvent s'avérer dissuasifs.
- D'un point de vue plus pratique, un couteau de chef (de type Leatherman), un solide anti-moustique, un anti-malaria (John et Thibaut sont au Lariam, Jérôme au Malarone), des pastilles pour purifier l'eau (de type Micropur), une lampe frontale, une paire de jumelles un aspivenin et une montre avec alarme (à l'énergie solaire) forment le B.A.ba d'un voyage en terres africaines et sont constamment à nos côtés, dans un espace de rangement à l'avant de Germaine. Un pot de savon désinfectant sans eau est idéalement placé à côté du tableau de bord. Il va sans dire qu'une bonne carte de l'Afrique (nous avons les 3 cartes Michelin : Afrique du Nord, Afrique australe, Afrique de l'Est), des guides de voyage et un roadbook régulièrement mis à jour sont à ne pas oublier. Si il ne nous a pas semblé bon d'amener un GPS (nous la faisons old school, c'est plus fun), un téléphone satellite n'est peut-être pas de refus en cas de gros souci au milieu du désert. Un bon système de musique est tout simplement indispensable, vu le nombre d'heures passées dans la voiture. On n'y pense moins, mais un convertisseur est extrêmement utile. Celui-ci est branché à la batterie et nous permet de recharger facilement ordinateur, appareil photos, Ipod... Un petit frigo branché à la batterie, tout en n'étant pas indispensable, nous a souvent fort servi, notamment en plein cagnard. Enfin, des instruments de musique (type accordéon, harmonica guitare) peuvent souvent être extrêmement pratique pour aborder des populations les plus reculées ne parlant pas un mot d'anglais. C'est bien connu, la musique est un langage universel. Etonnement garanti des tribus locales !



Et, Dites, Oh!

Les grands explorateurs en Afrique

C'est à Jinja, où nous avons passé 3 jours que les explorateurs britanniques Speke et Burton eurent l'intuition d'avoir découvert les sources du Nil, clôturant ainsi une longue et meurtrière quête géographique. C'est tout le continent africain qui a suscité énormément de convoitises. La fascination pour l'Afrique n'est pas nouvelle : elle a toujours fait rêver, avec ses paysages grandioses, ses animaux féroces, ses populations aux moeurs bizarres et qui offrent de surcroît maintes énigmes à résoudre. Si sa partie septentrionale est connue depuis l'Antiquité, les régions subshariennes n'ont été abordées par les européens que dans leurs parties littorales et reconnues systématiquement à partir de la fin du XVème, la victoire des caravelles sur les caravanes scellant le triomphe contre les alizés de la circumnavigation de l'Afrique sur le commerce transsaharien. Un mystère planait sur l'intérieur que les conditions géographiques rendaient peu accessibles : forêts, bassins, réseaux lagunaires souvent précédées de mangroves ont longtemps gêné toute traversée du continent. De même, à la suite de l'assèchement du Sahara, il y a deux millénaires, un immense désert a longtemps servi de rempart naturel pour isoler l'Afrique tropicale. Enfin, le paludisme était le plus dangereux des gardiens des secrets de l'Afrique.

Dans les dernières décennies du XVIIème siècle et au début du XIXème, l'utilisation de la quinine (importée d'Amérique du Sud) contre la malaria, la soif de connaissances inhérente à la philosophie des Lumières et l'espoir de développer le commerce en cherchant des débouchés et le clergé en manque d'âmes à convertir incitent des Européens à commencer l'exploration de l'intérieur continent et à l'intensifier au siècle suivant. Plusieurs lieux deviennent légendaires, dont Tombouctou, objet de plusieurs tentatives malheureuses pour l'atteindre jusqu'à René Caille qui rentre dans la ville déguisé en pèlerin musulman (cfr. AfricaNews3). Autre lieu autant prestigieux que stratégique, les sources du Nil. Mythique et récurrente question depuis que le Grec Ptolémée s'y intéressa seize siècles plus tôt. Celles-ci deviennent un objectif essentiel d'autant plus en cette période où l'orientalisme remet à l'Egypte à la mode. Un Ecossais, James Bruce pense y parvenir en 1770 à Gonder, en Ethiopie, mais il ne peut reconnaître que le berceau du Nil bleu. Beaucoup d'autres voyageurs échouent par la suite jusqu'à ce que John Speke et James Grant trouvent l'origine du vrai fleuve, le Nil blanc en 1860, mettant fin aux mythes millénaires concernant ses inondations. Une série d'autres explorateurs traverseront armés jusqu'aux dents une Afrique hostile. Les missionnaires également, armés de leur Bible vont percer les premiers les mystères du continent noir.

Un autre Ecossais David Livingstone est incontestablement le plus connu de ces explorateurs. En entreprenant d'évangéliser les populations de régions inexplorées jusqu'alors, il perçoit de nombreux mystères africains. Ses exploits lui valent une telle notoriété que l'annonce de sa disparition en 1866 cause une profonde émotion. Un journal américain charge l'un des meilleurs reporters de l'époque, Henry Stanley de partir à sa recherche. Après bien des difficultés, la rencontre a lieu en 1871 sur le lac Tanganyika « Docteur Livingstone, je présume ? ». La phrase allait devenir célèbre... Pierre de Brazza est le pendant Français de Livingstone. Il laissera le nom d'une capitale, Brazzaville.

A la fin du XIXème siècle, de vastes zones sont encore inconnues. L'exploration s'achève dans le cadre des conquêtes coloniales et de la fondation des empires, chaque métropole organisant systématiquement l'identification, l'exploration et la cartographie de ses territoires. Aux explorateurs succèdent les conquérants... La connaissance complète de l'Afrique au XXème siècle ne met pas un terme à l'imaginaire s'attachant au continent. Trois connards dans une Land Rover sont là pour en attester !

